

BÉATRICE TURPIN

Les mots du corps

We intend to study what slang can teach us about the imaginative world of its speakers, and about their way of considering reality, because imagination is also a part of our approach to reality.

Our study concerns two distinct periods of slang in France, particularly in the language of the people we study: the people of Paris in the late nineteenth and early twentieth centuries and young suburban people nowadays.

L'argot intéresse le linguiste en tant que pratique langagière. À cet égard, l'étude du langage porte tant sur ce qui fait que l'argot est une pratique comme une autre qu'à sa spécificité. C'est surtout le point de vue fonctionnel qui peut permettre de déterminer cette spécificité de l'argot : celle-ci réside dans son caractère cryptique et ludique – identitaire également – et, aujourd'hui, contestataire : le locuteur conteste une société en déstructurant sa langue, mais aussi en se l'appropriant, en y mettant sa marque. L'argot témoigne ainsi toujours de représentations partagées socialement.

I. Pourquoi étudier l'argot

La première réponse qui vient à l'esprit est de dire que l'argot fait partie de la langue, de son fonctionnement normal. L'argot se retrouve dans toutes les langues, partout, dans la rue, au cinéma, dans la littérature – quoiqu'on ne puisse parler d'un argot, mais de plusieurs argots – car l'argot est le langage propre à une communauté. À cet égard, son entrée dans la langue standard marque sa sortie de la sphère étroite de sa communauté d'origine.

Étudier l'argot, c'est aussi étudier ce qui se dit et non pas uniquement ce que l'on doit dire. Citons ici Lorédan Larchey qui écrit, en 1881, dans sa *Préface* à la 9^e édition de son *Dictionnaire historique d'argot* :

Il est un besoin très vif et très répandu que nous appelons le besoin de savoir ce qui se dit, – par opposition au besoin de savoir ce qui doit se dire, – le seul que nos lexiques officiels satisfont généralement.

On ne saurait en effet négliger la connaissance de ce qui se dit. – Non pas que nous en recommandions le moins du monde l'adoption ! Non pas que nous voulions porter la moindre atteinte au respect de la langue officielle ! Mais il est toujours bon de se rendre compte des choses, ne serait-ce que pour les mille nécessités de la vie sociale, à Paris, surtout, où un puriste pourrait se trouver exposé au risque de ne pas comprendre certains Français (LARCHEY 1881, p. XXXIII).

Cette remarque nous semble encore valable aujourd'hui où l'argot naît dans les banlieues mais se retrouve dans les publicités, au cinéma, à la télévision, et où certains des mots ainsi forgés finiront par entrer dans le français standard.

On peut aussi étudier l'argot car il témoigne de représentations sociales partagées par un groupe à une époque donnée. À ce titre, l'étude de l'argot permet de mieux appréhender, à travers l'apprentissage lexical, des traits de la culture d'un pays donné – culture étant ici pris au sens de « patrimoine de connaissances et de valeurs abstraites propres à une société » (*TLF*, article « Culture »). L'étude de l'argot peut entrer dans le champ de cette nouvelle discipline qu'est la lexiculture, qui concerne l'étude des dimensions culturelles du lexique (GALISSION 1998).

Pour un étudiant étranger, comme pour un Français, l'argot a donc ce triple intérêt : intérêt linguistique et étude du fonctionnement d'une langue et des fonctionnalités du langage ; intérêt du point de vue de la communication pour comprendre ce qui se dit dans une langue ; intérêt du point de vue de la civilisation, de l'histoire des idées et des représentations.

Nous aimerions, à cet égard, comparer l'imaginaire et les représentations sociales véhiculés par l'argot à partir d'un thème, celui du corps et des termes s'y rapportant, car l'argot nous parle toujours assurément du corps : la thématique du corps y est toujours sur représentée. Nous allons voir que derrière cette thématique se profile le non-dit de représentations inconscientes touchant au rapport de soi à l'environnement et aux autres.

II. Le corpus et ses caractéristiques

Notre choix s'est porté sur deux dictionnaires représentatifs du parler argotique prégnant aux deux époques envisagées : fin du XIX^e siècle et début du XX^e avec le *Dictionnaire d'argot* d'Aristide Bruant, époque contemporaine avec l'ouvrage intitulé *Comment tu tchatches !* de Jean-Pierre Goudaillier.

Le dictionnaire de Bruant (1901)

Il fut en fait réalisé par Aristide Bruant et Léon Drouin de Bercy, autre chansonnier des cabarets de Montmartre à cette époque. Ce dictionnaire argot-français devait être suivi d'un second volume français-argot qui ne parut jamais. C'est le dictionnaire le plus complet de l'époque car il contient environ 50 000 argotismes, ce qui est permis par la forme français-argot. Ces caractéristiques, jointes à la notoriété artistique du signataire, ont fait que ce dictionnaire a pu influencer les écrivains qui ont voulu retranscrire l'argot de la rue. Cet ouvrage a donc pu marquer une certaine continuité entre l'argot parlé au XIX^e siècle et l'argot du XX^e auquel il participe encore et qu'il a contribué à « académiser ».

À ce titre, il peut permettre de voir la continuité ou la rupture dans les représentations entre l'argot de la fin du XIX^e siècle et l'argot contemporain des cités.

Comment tu tchatches ! (2001)

Le dictionnaire de Jean-Pierre Goudaillier, d'abord paru en 1997, complété en 1998 et en 2001, est issu d'enquêtes linguistiques réalisées auprès de jeunes habitants des cités, ces barres d'immeubles situées à la périphérie des grandes villes, en particulier ici de Paris. Le lexique obtenu montre comment ce parler est formé du télescopage de différentes langues connues de ces communautés : sur la base lexicale du français se greffent des termes d'origine arabe ou berbère, africaine, tsigane, ou empruntés à l'anglo-américain de la musique et de la drogue (GOUDAILLIER 2001, pp. 8, 18-23).

Argot de Paris, argot des cités

La topographie de l'argot rejoint la topographie des classes sociales dans la ville. À la fin du XIX^e siècle, ce sont les faubourgs ou la place Maubert qui sont

cités. Actuellement, c'est la banlieue, surtout les banlieues situées au Nord et à l'Est de Paris.

Paris au XIX^e siècle est un lieu de brassage de populations venues de toute la France pour trouver un emploi dans la capitale. C'est une région d'immigrés de l'intérieur et tous ne trouvent pas de travail. La protection sociale n'existe pas. Il faut donc vivre. Prostitution et brigandage sont monnaie courante.

À la fin du XX^e siècle, le sous-emploi est aussi chronique et les plus durement touchés sont les anciens immigrés, qui ont souvent perdu leur travail à la suite de la reconversion du monde industriel. Chez leurs enfants, souvent, ni l'école ni le travail ne sont vus comme mode d'intégration.

Argot parisien ou langage populaire ?

Notre étude porte sur un langage populaire au sens de « qui est propre aux couches modestes de la société, au peuple et qui est inusité par les gens cultivés et la bourgeoisie » (*TLF*, article « Populaire ») – d'où justement le choix de ces dictionnaires qui, au XIX^e siècle, s'adressent essentiellement à la bourgeoisie qui ne comprend généralement pas ce langage.

Peut-on parler cependant d'argot pour le dictionnaire de Bruant ? C'est-à-dire d'un langage volontairement cryptique ? Il est difficile de répondre actuellement. Il est sûr que ce parler pouvait avoir une fonction cryptique puisqu'il n'était connu que d'une partie de la population qui, quant à elle, devait aussi comprendre le « beau langage », c'est-à-dire le français standard. Cette fonction cryptique pouvait être, en outre, renforcée par la variété des dénominations possibles pour un même terme et leurs types de dérivations : phonétiques et ludiques principalement (ex. : jambe : *gigue*, *guibe*, *guibole*, *guibon*, *guibonne*).

Le parler des cités actuellement a lui-même ces deux caractères, il est à la fois cryptique et ludique. C'est aussi un parler de connivence et un parler identitaire, cette fonction identitaire y étant d'ailleurs certainement prévalente (GOUDAILLIER 2001, p. 8). Il s'agit ici, sans conteste, d'un véritable argot.

III. Le corps et le langage

La langue nous parle du corps. Parler est déjà une activité corporelle, puisque nous parlons avec nos poumons, notre larynx, nos cordes vocales, notre

langue, nos lèvres, nos muscles... et finalement, avec tout notre corps. Les gestes du corps participent, en effet, à la mise en sens du discours et à son interprétation.

Nous parlons aussi avec notre corps car, en même temps que nous prononçons des phrases, nous situons notre corps dans l'espace, dans le temps, nous nous situons par rapport à l'autre... C'est l'ici, le maintenant, l'avant, l'après, etc., ce que l'on appelle aussi la présence du sujet dans le discours.

Ces traits sont valables dans toutes les langues dès lors qu'une langue s'actualise en discours, mais déjà avec des traits culturels particuliers. Il y a en effet du culturel dans les gestes qui accompagnent le discours, dans la manière dont les langues représentent le temps ou les localisations, mais aussi dans la manière dont les langues s'approprient le corps, et dans ce qu'elles nous disent du corps. C'est ce que nous allons essayer de voir ici, à travers une série d'observations.

Le corps dans l'argot parisien de 1900

* Un relevé des lieux du corps dans le dictionnaire de Bruant nous montre la variété des référents. Il n'y a quasiment pas de lieux du corps qu'ignore l'argot parisien. La conclusion que l'on peut tirer de cette observation est le fait que ce parler était général dans une population donnée, le fait que c'était un parler quotidien. Ce qu'attestent les préfaces des dictionnaires.

* Les argots généraux sont souvent riches en termes pour désigner les expressions les plus taboues dans le lexique d'une langue. On en conclut que c'est un parler vulgaire pour dire des choses vulgaires (voir les préfaces de nombreux dictionnaires de cette époque). Il nous semble cependant plus pertinent de voir l'argot par rapport à cette notion de tabou : souvent langage de révolte, l'argot est aussi un langage sans tabou.

On retrouve cette caractéristique dans notre corpus :

- Appareil sexuel masculin : 85 termes (pénis : 59 ; testicules : 22 ; prépuce : 4) ;
- Appareil sexuel féminin : 75 termes (vagin : 70 ; clitoris : 5) ;
- Appareil excréteur : anus (43 termes) ; derrière, fesses (98 termes).

Ce sont les lieux du corps les plus nommés – en ceci ce lexique a bien les caractères d'un argot.

* Il est intéressant de voir les référents qui sont surreprésentés :

- Les seins : 45 termes (à comparer à la poitrine : 3 termes) ;
- La tête et ses appendices : 245 termes (« tête » : 21 ; « visage » : 48 ; « bouche » : 42 ; « gorge » : 38 ; « dents » : 26 ; « nez » : 37 ; « œil, yeux » : 20 ; « oreilles » : 13 – comparons avec « joue » ou « menton » : 0 ; « front » : 4) ;
- La main : 21 ;
- La jambe : 39 ;
- Le pied : 13 (« talon » : 1 ; « orteil » : 1) ;
- L'estomac : 17 (comparer avec les poumons : 2 termes).

* Que peut nous apprendre cette cartographie du corps ?

- La femme apparaît dans le lexique dans ses deux caractéristiques : la mère et l'amante. Les seins renvoient surtout au côté maternel avec *boîte à lait, lolo, tété, tétasses, tétarasses, nichon, reposoir, mousse*, et même *pelote* définie dans *Le Littré* comme « masse arrondie de quelque substance » ; la vulve renvoie, quant à elle, à la thématique de la sexualité, avec les termes *chaudron, cheminée, citadelle, enfer* pour la caractériser.
- Les termes argotiques dessinent en outre une cartographie utilitaire ou laborieuse du corps : le corps à nourrir, le corps populaire (l'aisselle appelée *gousset* qui désigne à la fois le creux de l'aisselle et l'odeur provenant de cette aisselle), les jambes qui permettent de se déplacer (ou de courir comme le suggèrent les appellations *cheval à double semelles, train onze* ou *trotteuses*), la main fonctionnelle (*cuillère, louche*), parfois du larcin (*grappin, prenante*) ou de la bagarre (*empoigne, pogne*). Le corps de la peine (dos et épaules sont désignés par *endosse* qui au XIX^e siècle signifie « peine » (*Le Littré*).

Métaphores ou métonymies sont les formations les plus fréquentes. Elles témoignent de représentations, d'un imaginaire, et aussi des modes de vie propres au groupe qui utilise ces termes.

À travers la cartographie du corps on voit par exemple que la nourriture a une grande importance, nourriture le plus souvent de type utilitaire, qui permet de se représenter ce que mangeait le peuple de Paris à cette époque. On est loin de l'ouvrage de Brillat-Savarin paru en 1825 : *la Physiologie du goût, ou Méditations de gastronomie transcendante...* [ouvrage] dédié aux gastronomes parisiens.

- Ainsi trouve-t-on la *pomme de terre* (« talon »), le *haricot* (« pied », « orteil », mais aussi « clitoris »), le *pain* (*miche*, pour « derrière »), les *lentilles* (« seins petits »), le *vermicelle* (« veine »), la *betterave* (« visage »), le *poireau*, l'*asperge* (« verge »), les *salsifis* (« doigts »).
- Pour la viande, prédomine la charcuterie. *Jambon* et *jambonneau* (« cuisse »), *boudin* (« doigt », « estomac »), *chipolatas* (« doigts »). Nous avons aussi le *gésier* (« estomac »), le *gigot* (« cuisse ») ou, plus simplement, les *œufs sur le plat* (« seins petits ») ou les *sardines* (« doigts »).
- Pour agrémenter le tout, nous avons la *motte de beurre* (« crâne chauve »), les *petits oignons* ou les *olives* (« testicules »), le *baril de moutarde* ou *moutardier* (« derrière »).
- Quelques fruits aussi : *poire*, *pomme*, *quetsche* et *citron* (« visage ») ou bien *abricot* et *figue* (« sexe féminin »).

Les objets utilitaires sont aussi très fréquemment représentés dans cette cartographie métaphorique – ou parfois métonymique – du corps. Pour rester dans le champ de la nourriture, nous avons le *garde manger* (« derrière »), la *carafe*, l'*entonnoir* (« gorge »), le *bocal*, le *bidon* (« ventre »), la *boîte à lait* ou la *calebasse* (« seins »), la *fourchette* (« doigts »), la *cuillère* ou la *louche* (« main »), le *godet* (« œil »), l'*anse* (« oreille »), la *bonbonnière* (« sexe de la femme »).

Les autres objets cartographiés sont tous très usuels et font partie de la vie courante. Du *plat à barbe* (« oreille ») à la *tire-lire* (« derrière »), du *peigne* au *mouchoir* (doigt), ou de la *savonnette* à la *tabatière* (« anus ») et du *porte-pipe* (« bouche ») à la *pince* ou *pincette* (« jambe »), avec une place pour le jeu : *as* ou *as de pique* (là encore « anus »), *boule de billard* (« crâne chauve ») et *bistoquet* (« verge »). Il y a également quelques termes militaires : *fusil*

(« estomac », « gorge »), *tromblon* (« gosier »). Nombreux sont, en outre, les termes qui montrent une vision du monde assez noire, à travers des métaphores qui dévalorisent le corps (aussi appelé *bauge*), particulièrement la bouche (*collecteur*, *évier*, *poubelle*, *trou*), alors que, paradoxalement, le sexe n'est pas dévalorisé.

Les mots d'origine étrangère sont rares (c'est l'époque des expositions universelles : entre 1855 et 1900, cinq auront lieu à Paris). Nous avons seulement relevé *boccabella* (« bouche ») en provenance de l'italien et *zeb*, *zebi*, *zeub* (« pénis ») de l'arabe maghrébin ainsi qu'un anglicisme *skating à mouches* (« crâne chauve ») qui vient probablement de l'argot du théâtre.

Les provincialismes sont, quant à eux, assez nombreux. Ainsi, nous avons par exemple *gargue*, *goule* et *pertuis* pour « gosier », *douillure* pour « chevelure », *guibe*, *guibon* pour « jambe », *boudine* pour « nombril » (survivance de l'ancien français), *loche* et *esgourde* pour « oreille », *estafe* pour « cicatrice », *fanoche* pour « ride », *roubignoles* pour « testicules » (du provençal *roubignoli*), *mouve* pour « visage » (également du provençal).

C'est ici l'argot du peuple de Paris, un parler commun aux Faubourgs ou à la Place Monge. La cartographie parisienne dessine déjà une frontière linguistique.

L'argot des cités en 2000 : « Comment tu tchatches ! »

Autre frontière linguistique aujourd'hui, qui est aussi une frontière sociale : Paris, d'une part, la banlieue d'autre part. Notons que la partition a sa part d'arbitraire : Paris a encore ses pauvres aujourd'hui, la banlieue quant à elle a aussi ses riches. Disons que souvent quand la banlieue fait parler d'elle, c'est la banlieue des HLM, des cités. Une partie de cette population est durement touchée par le chômage et l'école n'a pas pu jouer son rôle d'intégration pour nombre de jeunes, qui se retrouvent sans diplôme, sans travail et avec très peu de perspectives d'en trouver un qui les valorise – et, s'il y a un point de susceptibilité chez ces jeunes, c'est justement celui qui touche à la valeur de soi et à la notion de « respect » (LEPOUTRE 2001, pp. 271-274).

Les seuls lieux du corps qui sont inscrits significativement dans le langage des cités sont le sexe, masculin et féminin, le postérieur et les seins de la femme.

Notons que la plupart des termes pour désigner le sexe masculin ou féminin et même le postérieur sont déjà présents dans le dictionnaire de Bruant :

* Sexe masculin :

Braquemart : « épée courte à deux tranchants » ; par métaphore.

Breuchi est la forme verlanisée de *chibre*, cité par Bruant ; *breuch* vient de la même origine avec apocope.

Reaupoi est la forme verlanisée de *poireau*, présent chez Bruant.

Teub est également la forme verlanisée de *bitte* que l'on retrouve chez Bruant.

Zeub se retrouve également chez Bruant, avec les variantes *zeb*, *zebi*, *zèbre* et provient de l'arabe maghrébin *zeb*, *zob* « membre viril », *zebbi* « mon ~ ». Les formes *zeb* et *zèbre* sont attestées en argot dès 1867 chez Delvau (TLF).

Pélo ou *pelo* « sexe masculin » peut être rapproché du romani *pelo* « testicule » (GOUDAILLIER 2001). On trouve déjà la forme *pélo* en 1877 chez Chautard avec le sens de « sou », sens encore vivant en argot moderne ; il nous semble que les deux formations peuvent être associées, comme nous y invite le terme de *pelote* qui désigne en argot à la fois l'argent et les testicules, par un emploi métaphorique déjà attesté en 1854 (TLF, COLIN 1990)

* Sexe féminin

Ces remarques sont également valables en ce qui concerne le sexe de la femme.

Chatte est un terme d'argot traditionnel que l'on retrouve dans le langage des cités, ainsi que dans ses formes verlanisées *teuscha* et *teusch* après apocope du *a* final.

Le terme *choune* est cependant d'introduction récente et vient du berbère (GOUDAILLIER 2001).

* Même types de formations pour l'appellation « derrière » :

- Reprise à l'argot ancien : *Pétard* et sa version verlanisée *tarpé* ;
- Formations verlanisées avec *uc*, *ulc* ; largonji de type javanais avec *cavu* ;
- Métaphore avec *boule*.

Les formations récentes sont, par contre, prédominantes pour les désignations de la poitrine de la femme. Celles-ci dérivent de trois types de formations : dérivations à partir de l'argot ancien ou traditionnel, emprunts étrangers et formations métaphoriques.

- Dérivations à partir de l'argot : on retrouve *roberts* sous la forme *rovers*, *robert* étant attesté par Esnault en 1928. L'appellation provient d'une ancienne marque de biberons, célèbre dès 1888 (COLIN 1990 ; GOUDAILLIER 2001). On retrouve également *totoches* attesté chez le romancier Jean Vautrin en 1979 (COLIN 1990) mais sous la forme *tchoutchs* dans l'argot des cités ;
- Emprunts : *bzazel* provient de l'arabe maghrébin de même sens et a aussi donné *bzezs* (GOUDAILLIER 2001) ;
- Métaphores : *airbags*, *ananas*, *poumons* ou métonymies : *fax*, *findus*, *skeud* (verlan de *disque*), *carte bleue* (« femme à petite poitrine »), *mastercard* (« femme à forte poitrine »).

Les lieux du corps ne sont donc pas ici massivement représentés dans le lexique des cités, sauf pour les termes traditionnellement surreprésentés dans le vocabulaire argotique. Nombre de termes sont d'ailleurs repris ou formés à partir de l'argot traditionnel. De ce point de vue, on peut dire que le langage des cités s'enracine dans une tradition argotique nationale, tout en empruntant, comme toute langue, à d'autres langues. Il nous semble que l'on peut interpréter ceci comme un signe d'intégration de ces jeunes, souvent issus de l'immigration. Leurs références sont ici celles de la culture française. Le problème des banlieues est peut-être moins alors un problème d'intégration culturelle que de représentation de soi.

Dans le parler des cités, c'est moins le corps lui-même qui prend de l'importance que la représentation de soi, qui va permettre de se faire « respecter ».

- Représentation par le vêtement d'abord. Le jeune des cités se surnomme lui-même *casquette-basket*. Être bien habillé, c'est *porter des marques*, être mal habillé, c'est *ringuer*, *être sapé comme un sonac* ;
- Représentation par la force ensuite : *être lèz*, *mastoc*, *stauco*, *stoc*, *stocma*, *rocheux*. Le jeune de la cité se désigne également par le terme de *lascar* ou *scarla*, qui évoque quelqu'un à la fois de hardi et de malin.

Celui qui ne saura se faire respecter est un *fia*, terme qui désigne aussi un gars, mais avec une forte valeur péjorative (sans doute, par métonymie, à partir de *fias*, *fiac* qui désigne en argot l'anus¹).

À ces valeurs de la force corporelle s'ajoutent celles de la vigueur, de la forme : *être très bien*, *être super*, *être de la balle*, *être kiffant*, *être une rafale*.

Valeurs de la force et de la vigueur sont liées à la valeur de l'affirmation de soi et de la frime qui lui est liée : *taper la frime*, *se la donner*, *faire crari*, *faire le kéké*, *flamber*, *béflan*, *gazer*, *se la jouer*, *se la pêter*, *se la raconter*.

Les violences de novembre 2005 dans les banlieues françaises sont inscrites en partie dans ces mots : *flamber*, *gazer*, *se la jouer*, *se la raconter*.

La résolution des problèmes de la banlieue passe peut-être par le décodage des mots de la cité.

BÉATRICE TURPIN

Université de Cergy-Pontoise
Université René Descartes – Paris 5 (PAVI)
Courriel : beatrice.turpin@free.fr

Références

BRILLAT-SAVARIN Anthelme, 1826, *Physiologie du goût, ou Méditations de gastronomie transcendante*, Paris, A. Sauterlet.

BRUANT, Aristide, 1993 (1901), *L'argot au XX^e siècle*, Paris, Éditions Fleuve Noir.

COLIN Jean-Paul, 1990, *Dictionnaire de l'argot*, Paris, Larousse.

ESNAULT Gaston, 1965, *Dictionnaire historique des argots français*, Paris, Larousse.

FRANÇOIS-GEIGER Denise, 1990, Introduction, in COLIN Jean-Paul, *Dictionnaire de l'argot*, Paris, Larousse.

¹ *Fiac* est attesté en ce sens dans le dictionnaire de Bruant. Jean-Paul Colin note, quant à lui, déjà le sens de « camarade » pour *fias* ou *fiasse*, au début du XX^e siècle.

GALISSON Robert, 1998, *Dictionnaire des noms de marques courants, essai de lexiculture ordinaire*, Paris, Didier-Éruditions.

GOUDAILLIER Jean-Pierre, 2000, *Comment tu tchatches !*, Paris, Maisonneuve & Larose.

LARCHEY Lorédan, 1881, *Dictionnaire historique d'argot*, Paris, E. Dentu éditeur.

LEPOUTRE David, 2001, *Cœur de banlieue. Codes, rite et langages*, Paris, Odile Jacob.

LITTRÉ Émile, 1863-1869, *Dictionnaire de la langue française* (4 vol.), Paris, Hachette.

Ressource Internet

CNRS, ATILF – Analyse et traitement informatique de la langue française, *Trésor de la langue française informatisé* : <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>